

LES ALLIÉS S'ORGANISENT SUR LE TERRAIN CONQUIS. — LE BOMBARDEMENT RECOMMENCE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2,452. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Jeudi
2
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73. 02.75. 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagner 57.44 et 57.45 :: ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B¹ des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

AU POINT DE DÉPART DE L'OFFENSIVE EN BELGIQUE



L'ÉCLUSE D'HET-SAS, QUE NOS TROUPES ONT DÉPASSÉE



L'YPERLÉE, A STREENSTRAETE, VILLAGE ENLEVE PAR LES FRANÇAIS



LES PREMIERS SOLDATS ANGLAIS GLORIEUSEMENT BLESSÉS AU DÉBUT DE L'OFFENSIVE QUITTENT LE FRONT DANS UN TRAIN D'EVACUATION
La grande offensive anglo-française, déclenchée entre la Lys et l'Yser, a débuté par des succès d'autant plus brillants que l'ennemi ne peut invoquer une surprise. Préparée depuis dix-huit mois, amorcée depuis quinze jours, cette bataille durera sans doute des

semaines et des semaines. Voici l'écluse d'Het-Sas, qui se trouvait sur la ligne de départ de l'attaque et a été largement dépassée; l'Yperlée, à Streenstraete, dont nos troupes se sont brillamment emparées, et des soldats anglais blessés dans les premiers engagements.

L'OFFENSIVE DES FLANDRES

LES TROUPES ALLIÉES PRÉPARENT LEUR NOUVEAU BOND

Sous une pluie battante, elles ont passé leur journée d'hier à organiser le terrain conquis

PLUSIEURS CONTRE-ATTAQUES REPOUSSÉES

Dans les Flandres, la journée a été employée à consolider les positions conquises : opération indispensable après une avance qui, sur une longueur totale de 24 kilomètres, a dépassé en certains points 3 kilomètres en profondeur et n'a



GÉNÉRAL ANTHOINE

jamais été inférieure à 1.500 mètres. Il faut aussi, sans aucun doute, procéder à de nombreux déplacements d'artillerie, car le terrain, bien que peu accidenté, est coupé de nombreux bosquets qui masquent la vue et rendent le plus souvent impossible l'allongement du tir.

Les avantages les plus importants de cette première journée ont été obtenus à l'aile gauche et au centre, où la ligne a été poussée jusqu'à Bixschoot et à la rivière Steenbeke, l'ennemi étant refoulé sur Langemark et Poelcapelle. Sur les faces orientale et sud-orientale du saillant d'Ypres, les Allemands ont opposé une résistance désespérée qui a pourtant été brisée : nos alliés ont progressé, le long de la route de Roulers, jusqu'à Frezenberg ; au sud du chemin de fer, jusqu'à Westhoek ; près du canal de Comines, jusqu'à Hollebeke, en délogant l'ennemi de tout un réseau de petits bois puissamment organisés qui formaient autant de forteresses dominantes la plaine boueuse des Flandres.

C'est également de ce côté que l'ennemi a dirigé ses quelques tentatives de contre-attaque : au nord du canal d'Ypres à Comines, près de la voie ferrée d'Ypres à Roulers, ainsi que plus au sud, vers la Basse-Ville, au sud-ouest de Warneton. Toutes ces tentatives ont été brisées. Aussi les Allemands sont-ils bien obligés de reconnaître aujourd'hui qu'ils ont perdu un certain nombre de positions. Ils n'en désignent qu'une, celle de Bixschoot, se contentant pour les autres de cette indication vague : « Une partie de notre première ligne constituée par des entonnoirs. » Ils se gardent d'ajouter, bien entendu, que ces entonnoirs n'ont pas été creusés par leurs pionniers, mais par l'artillerie franco-britannique qui a détruit leurs ouvrages les plus résistants.

Le rôle de l'artillerie a été plus considérable encore en cette offensive de nos armées que dans les précédentes. Ce ne sont pas seulement les retranchements de l'ennemi qui ont été démantelés : la garnison chargée de les défendre et les troupes de réserve massées à l'arrière ont été écrasées. Ainsi s'explique qu'un aussi grand succès ait été acquis au prix de pertes extrêmement faibles. Celles de l'ennemi sont très lourdes, et le chiffre des prisonniers n'en représente que la petite part.

Succédant aux offensives de la Somme,

SIR DOUGLAS HAIG FÉLICITE ET REMERCIE L'ARMÉE DU GÉNÉRAL ANTHOINE

Le commandant en chef des armées britanniques en France a adressé, hier, le télégramme suivant au général Pétain :

*Au général Pétain
commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est*

Les opérations de l'armée française au nord de Basinghe, conduites sous le commandement du général Anthoine avec la plus grande habileté et la plus grande bravoure, ont obtenu un plein succès.

Grâce à l'heureuse traversée du canal, opération exécutée dans la nuit du 27 au 28 courant, et à la suite d'un bombardement des plus efficaces, les préparatifs de l'attaque d'aujourd'hui étaient terminés hier soir sans incident.

L'assaut, lancé ce matin en liaison avec la droite des armées britanniques, atteignit rapidement tous les objectifs.

Puis les troupes françaises, poursuivant leur effort avec la plus grande ardeur, dépassèrent leurs objectifs, et malgré la résistance ennemie, prirent Bixschoot et le puissant système de tranchées allemandes au sud-est et à l'ouest du village, y compris le cabaret Kortsker.

Par leur succès, les divisions françaises ont admirablement couvert et assuré le flanc allié et ont ainsi très largement contribué au succès d'aujourd'hui.

Les remerciements et les félicitations des armées britanniques sont dus à l'armée du général Anthoine tout entière.

Je suis heureux de pouvoir ajouter que, tout en infligeant des pertes très élevées à l'ennemi, l'armée française n'a subi que des pertes vraiment très légères.

SIR DOUGLAS HAIG.

Le général Pétain a répondu par le télégramme suivant au maréchal sir Douglas Haig :

*Au maréchal sir Douglas Haig
commandant en chef les armées britanniques en France*

Vous avez bien voulu m'adresser les remerciements et les félicitations des armées britanniques pour l'armée française. Je les transmets au général Anthoine et à ses troupes ; ils sont fiers de les avoir mérités et seront heureux de les recevoir.

Le succès des attaques communes que vous venez de diriger, qui illustre d'une nouvelle gloire le drapeau de l'armée britannique, resserre encore, s'il est possible, les liens de confiance réciproque qui animent les armées françaises et britanniques.

Je suis l'interprète de toutes les armées françaises en vous priant de transmettre à vos valeureuses troupes l'expression de leurs félicitations et de leur foi sans cesse grandissante dans le succès des Alliés.

PÉTAIN.

à celles de la Champagne, du Soissonnais et de l'Artois, enfin à celle de nos alliés entre Messines et Wytschaete, celle-ci marque un progrès nouveau et décisif. Nos méthodes d'attaque ont atteint aujourd'hui un degré de précision, de sûreté et de vigueur qui permet d'espérer, pour un avenir prochain, de plus grands succès encore. Car, l'opération, on ne saurait trop le redire, ne fait que commencer. On a pu voir que les armées franco-britanniques n'étaient pas moins tenaces que vaillantes.

Au nord de l'Aisne et sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi continue, sans plus de succès que précédemment, ses attaques locales. Nous lui avons repris, à l'est de Cerny, quelques éléments de tranchées où il avait pénétré la veille. Entre Avocourt et la côte 304, nous gardons la majeure partie des positions que nous avions enlevées le 17 juillet.

Jean VILLARS.

Les commentaires de la presse anglaise sur la nouvelle offensive

LONDRES, 1^{er} août. — Les correspondants britanniques près du front d'Ypres font l'éloge du rôle joué par les troupes françaises qui ont coopéré à cette offensive.

M. Beach Thomas télegraphie :

« Les troupes françaises ont à leur honneur, un exploit vraiment étonnant. Elles construisent pendant la journée 29 ponts sous un feu violent, les ont traversés en perdant très peu de monde et, sur un terrain particulièrement difficile, ont atteint leurs objectifs. Personne ne les a plus admirées que le fameux corps britannique combattant à leurs côtés. »

M. Ferry Robinson dit :

« J'apprends que les Français ont été tout simplement irrésistibles. Ils avaient eux aussi la terrible barrière du canal devant eux, mais l'entraînement avec lequel ils ont jeté leurs ponts et amené leurs troupes et leurs renforts fut au-dessus de tout éloge. Voilà ce que disent les troupes britanniques qui étaient à côté des Français. »

LONDRES, 1^{er} août. — Le correspondant de l'agence Reuter sur le front britannique

à l'ouest conclut sa description des combats d'hier par ces mots :

« Il n'est pas de mon ressort de parler des exploits des Français. »

« Néanmoins, je ne puis m'empêcher de témoigner de l'admiration que leurs succès provoquent parmi nos soldats. »

« Les Français ont jeté vingt-neuf ponts

GÉNÉRAL GOUGH GÉNÉRAL PLUMER
qui commandent l'armée anglaise

sur l'Yser, puis ont poussé en avant, et l'apprends cet après-midi qu'ils ont réalisé une avance considérable. »

EN GALICIE, LES RUSSES
ONT CONTRE-ATTAQUE

En Galicie orientale, non seulement la retraite des armées russes se ralentit de plus en plus, mais de vigoureuses contre-attaques ont pu être prononcées sur différents points du front, notamment dans celui de la onzième armée : c'est là un symptôme des plus favorables en soi ; de plus, des succès ont été obtenus sur plusieurs points. C'est ainsi qu'à la hauteur de Trubnivka les Russes, repassant sur la rive occidentale du Zbrucz, se sont emparés de Girgimala, sur un affluent de droite de cette rivière, à mi-chemin de Trubnivka. Les Austro-Allemands ont essayé d'étendre leur front d'attaque au nord, vers Brody : après un premier succès, ils ont été repoussés par une contre-attaque.

Entre Husiatyn et Skala, les combats pour le passage du Zbrucz continuent. Les Russes résistent énergiquement et restent établis sur toute la ligne de hauteurs qui domine la rive gauche.

Enfin, au sud du Dniester, l'ennemi, qui essayait de progresser sur la voie ferrée de Horodenka à Sniatyn, a été arrêté par une attaque dirigée sur son aile droite.

Il est probable que l'ennemi tentera de nouveaux efforts. Mais désormais il trouvera devant lui, sur toute la ligne, un adversaire résolu. Or, ce raffermissement de l'armée russe se produit précisément à l'heure où les Allemands n'ont pas trop de toutes leurs forces disponibles pour faire face à l'offensive commencée sur le front occidental. On peut affirmer que le moment critique, pour l'armée russe, est désormais passé. — J. V.

SITUATIONS Brochure envoyée franco-PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

LE CHANCELIER REÇOIT
UN NOUVEAU DÉMENTI

Hier c'était M. Ribot ; aujourd'hui c'est M. Terestchenko qui remet nettement les choses au point.

PETROGRAD, 1^{er} août. — Au sujet de la communication faite par le chancelier de l'Empire allemand aux représentants de la presse allemande et publiée par les journaux aujourd'hui, déclaration dans laquelle sont mentionnées entre autres des déclarations que le ministre des Affaires étrangères, M. Terestchenko, aurait soi-disant faites, le ministère des Affaires étrangères juge indispensable de démentir de la manière la plus catégorique les déclarations attribuées par M. Michaëlis au ministre des Affaires étrangères de Russie, relativement aux buts que la France poursuit soi-disant dans la guerre actuelle.

Le ministre des Affaires étrangères de Russie n'a formulé aucune protestation et n'a fait aucune déclaration spéciale au gouvernement français en dehors de la déclaration générale du gouvernement provisoire russe sur les buts de guerre qui a été portée à la connaissance générale, le 18 mai.

Les États-Unis n'attachent aucune importance aux déclarations de M. Michaëlis.

NEW-YORK, 1^{er} août. — Le président Wilson et les milieux officiels américains n'attachent aucune importance aux déclarations et aux manœuvres grâce auxquelles les gouvernements allemand et autrichien s'efforcent de créer une atmosphère favorable à la paix.

On estime généralement que le crime commis par l'Allemagne en déchirant la guerre n'aurait d'égal que le crime que les Alliés commettiraient s'ils acceptaient la paix avant d'avoir écrasé et anéanti le militarisme prussien.

« Si la conférence interalliée en décidait autrement, ils en appelleraient à un congrès national pour en délibérer avant toute réunion de l'Internationale. »

« Ils entendent que la question des origines et des responsabilités de la guerre soit placée en tête de l'ordre du jour comme condition préalable de toute discussion. »

« Ils demandent que la conférence interalliée prenne la décision de ne pas participer à la conférence internationale que si cette condition est exigée et acceptée. »

« Si la conférence interalliée en décidait autrement, ils en appelleraient à un congrès national pour en délibérer avant toute réunion de l'Internationale. »

« L'accord est complet sur ce point entre Washington, Londres et Paris. L'opinion publique est unanime aux États-Unis pour exiger que la Belgique soit délivrée et indemnisée, et que l'Alsace et la Lorraine fassent retour à la France. »

Elle approuve sans réserve les déclarations de M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington, lequel a toujours soutenu que le *statu quo* qui pourrait être exigé serait le *statu quo* d'avant 1870, avec, bien entendu, les réparations des dommages causés par l'invasion. (Radio.)

Le chancelier allemand chez l'empereur d'Autriche

ZURICH, 1^{er} août. — Le chancelier Michaëlis est arrivé ce matin de très bonne heure à Vienne où il a été reçu à la gare par le comte Czernin, avec lequel il a eu un long entretien.

A 8 heures, le chancelier allemand s'est rendu au château de Laxenburg, près de Vienne où il doit être reçu par l'empereur Charles.

Après cette audience, des conférences seront tenues avec le comte Czernin, le président du Conseil autrichien docteur Seidler, et avec le premier hongrois, comte Esterhazy.

Un communiqué officiel dit à ce sujet :

« La visite du chancelier Michaëlis, fait aussitôt après sa nomination, atteste, une fois de plus, l'union étroite de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. »

M. Michaëlis est venu à Vienne avant même de rendre visite aux différents souverains de la confédération germanique, une seule exception ayant été faite pour le roi de Bavière.

On ne sait quelle décision prendra M. Lloyd George ; toujours est-il que l'influence de M. Henderson sur les milieux ouvriers est considérable et que son départ pourrait causer au ministère des difficultés assez sévères.

Cette influence s'est encore affirmée hier à Blackpool, où la conférence de la fédération textile, suivant un avis donné par M. Henderson à la conférence socialiste de Paris, est vivement critiquée par de nombreux députés de la Chambre des communes. Ils prétendent que l'absence de M. Henderson, membre du cabinet de guerre, est illégale et que M. Lloyd George doit exiger la démission du ministre.

La presse suréchériet et commente assez vivement le cas de M. Henderson. Elle établit que le gouvernement n'a rien su du voyage en France de M. Ramsay Macdonald, en compagnie de MM. Henderson et Wardle, jusqu'à leur arrivée à Paris.

M. Henderson et les deux délégués sont venus à Paris à la suite d'arrangements pris avec le bureau de la conférence socialiste de Stockholm.

On ne sait quelle décision prendra M. Lloyd George ; toujours est-il que l'influence de M. Henderson sur les milieux ouvriers est considérable et que son départ pourrait causer au ministère des difficultés assez sévères.

Cette influence s'est encore affirmée hier à Blackpool, où la conférence de la fédération textile, suivant un avis donné par M. Henderson à la conférence socialiste de Paris, est vivement critiquée par de nombreux députés de la Chambre des communes. Ils prétendent que l'absence de M. Henderson, membre du cabinet de guerre, est illégale et que M. Lloyd George doit exiger la démission du ministre.

La résolution n'a été votée qu'à une petite majorité d'une douzaine de voix. La minorité, qui reste irréductible, s'élève vivement contre la modification proposée de la ligne de conduite du parti.

Un grand débat politique aujourd'hui à la Chambre

M. Renaudel, député socialiste du Var, a déposé hier une demande d'interpellation sur la politique générale du gouvernement.

D'accord avec le président du Conseil qui répondra à l'interpellateur, la discussion de cette interpellation sera fixée à cet après-midi.

La commission des affaires étrangères a

venu hier mandat à son président, M. Georges Leygues, de déposer une demande d'interpellation sur le personnel et l'action diplomatiques.

La commission des affaires étrangères a

venu hier mandat à son président, M. Georges Leygues, de déposer une demande d'interpellation sur le personnel et l'action diplomatiques.

La commission des affaires étrangères a

venu hier mandat à son président, M. Georges Leygues, de déposer une demande d'interpellation sur le personnel et l'action diplomatiques.

La commission des affaires étrangères a

venu hier mandat à son président, M. Georges Leygues, de déposer une demande d'interpellation sur le personnel et l'action diplomatiques.

La commission des affaires étrangères a

venu hier mandat à son président, M. Georges Leygues, de déposer une demande d'interpellation sur le personnel et l'action diplomatiques.

La commission des affaires étrangères a

venu hier mandat à son président, M. Georges Leygues, de déposer une demande d'interpellation sur le personnel et l'action diplomatiques.

La commission des affaires étrangères a

venu hier mandat à son président, M. Georges Leygues, de déposer une demande d'interpellation sur le personnel et l'action diplomatiques.

</div

Jeudi 2 août 1917

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE BOURREAU

PAR

SHERIDAN

Comme chaque soir il y avait, dans la loge de Mme Ménard, importante réunion. M. Jean, le valet de chambre du premier, coudoyait la femme de chambre du deuxième étage et la cuisinière du troisième, autour des petits verres de vieux calvados que la concierge offrait libéralement à ses invités quotidiens.

Importante réunion, en vérité ! Il s'agissait de fixer d'une façon définitive quelles pouvaient être les meurs, les habitudes, le caractère de M. Pierre Mercier, le nouveau locataire.

D'une élégance du second empire, toujours tiré à quatre épingle, il cherchait à dissimuler, par les artifices de sa toilette et sa coquetterie surannée, les quarante-cinq ans qu'il venait d'atteindre. Très droit, la mine fière, hautain, il passait deux fois par jour sans sourciller devant la loge de Mme Ménard, dédaignant même de soulever son chapeau, campé hautement sur l'oreille.

— Pour moi, c'est sûr, c'est un bonapartiste, jeta le valet de chambre.

— Ça peut être un brave homme tout de même, corrigea la concierge, qu'un généreux dévier à Dieu incitait à l'indulgence.

— Il habite seul, n'est-ce pas ? Il rentre tous les soirs ?

— Oui, mais souvent très tard...

Chacun parlait, chacun voulait savoir. On apprit ainsi, par bribes venues on ne sait d'où, qu'il occupait une haute situation dans une compagnie d'assurances, qu'il avait été marié, mais que, las d'une vie commune, il avait abandonné sa femme — une beauté, paraît-il, et beaucoup plus jeune que lui...

— D'ailleurs, je me doutais bien de quelque chose, reprit Mme Ménard, c'est un bourreau... Sûr, il y a du louché dans sa vie. Il reçoit tous les jours des lettres d'une même personne... C'est peut-être bien elle qui demande à revenir. Ah ! malheur ! si je n'étais pas si discrète...

Comme si le destin avait entendu cette protestation, il se présenta sous la personnalité du facteur pour tenter à nouveau la concierge.

— L'courrier de neuf heures ! glapit-il.

Parmi les missives, des mains tâtonnantes. Elles ne furent pas longues à trouver une large enveloppe presque transparente, sur laquelle, en lettres agressives, s'étalait le nom du nouveau locataire.

— Vous permettez, n'est-ce pas ?

D'autorité. M. Jean appliqua la lettre sur l'abat-jour de la suspension. Puis, prenant un temps, à haute voix il lut :

— Mon Pierre,

— Pourquoi t'obstiner à ne point me répondre ? Pourquoi me faire souffrir ainsi ? Tu sais bien que je t'aime. Depuis longtemps, je t'ai pardonné et je ne vis plus que dans un seul espoir : l'attente du jour tant désiré où tu accepteras de me recevoir près de moi, où tu accepteras de reprendre notre vie.

— Pour connaître ta nouvelle adresse, je t'ai suivi. Demain encore, à la sortie de ton bureau, j'irai t'attendre pour te supplier, pour t'implorer...

Ici la page tourna. On ne pouvait plus lire et, dépit de l'auditoire ne put que maudire la rigueur du mari.

— C'est un bourreau, cet homme-là ! prononça la concierge. Si ça fait pas plaisir ! Martyriser une pauvre petite femme !

— Oui, un bourreau, Mame Ménard a raison, c'est un bourreau, un bourreau, conclut la cuisinière.

Quant au valet de chambre, il ne disait plus rien. Mais, libre chaque après-midi, il se promettait simplement d'aller, le lendemain, à la sortie du bureau de M. Mercier.

Dès cinq heures, devant la haute horloge de la compagnie d'assurances, M. Jean faisait les cent pas. D'un regard curieux, il dévisageait chaque passante, tâchant à reconnaître la mystérieuse abandonnée. Mais rien. Aucune ne daignait s'arrêter et, indifférentes, elles poursuivaient leur route.

Bientôt les employés sortirent, et parmi eux, toujours fiers, hautain et distante, le monocle vissé dans l'œil, ce fut M. Mercier.

— Sacré bourreau ! murmura le valet de chambre.

Et tout de suite il le suivit.

Pas longtemps. A quelques pas de son bureau, le courrier d'assurances pénétra dans un café. Il devait être un habitué car, sans qu'il eût rien demandé, un garçon posa devant lui un café-crème, une briochette et « de quoi écrire ».

A la table voisine, M. Jean l'observait, mais l'autre n'y prenait point garde. Sans s'occuper de son goûter, la tête entre les mains, il songeait à sa vie brisée.

Car c'était vrai. M. Mercier avait été marié, mais ce n'était point lui, le bourreau. C'est elle qui, pour l'amour d'un peintre et la vie d'aventures, l'avait abandonné.

Et depuis, chaque jour, le pauvre homme, abîmé dans cette incurable douleur, attendait les supplications, le repentir, la demande de pardon de celle qui, jamais, au grand jamais, ne lui avait donné le moindre signe de vie.

— Allons ! fit-il entre ses dents, redonnons-nous encore des illusions...

Et, tremplant sa plume dans l'encre, il écrivit fébrilement sur le mauvais papier de son petit café :

— Je n'ai pas encore osé aller t'attendre aujourd'hui, mon Pierre, mais je t'en supplie, ne t'obstine pas à ne point me répondre. Je t'aime...

SHERIDAN.

5 HEURES DU MATIN

<p

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. J. Willard, ambassadeur des Etats-Unis à Madrid, vient de faire un court séjour à Paris.

— Un dîner a été offert par S. Exc. l'ambassadeur d'Italie à Londres en l'honneur du baron Sonnino, ministre des Affaires étrangères d'Italie.

M. Brand Whitlock, ministre des Etats-Unis auprès du gouvernement belge, a quitté Le Havre pour faire une saison de villégiature en Normandie.

— La marquise de Villa Urrutia, femme de S. Exc. l'ambassadeur d'Espagne à Rome, est aux îles Borromées.

— Mme Vesnitch, femme du ministre de Serbie, et Mme Vesnitch sont arrivées à Chamonix.

INFORMATIONS

— La colonie française de Lausanne assistait hier à la remise de décos, présidée par le général Pau, à plusieurs officiers et soldats internés dans cette ville. La cérémonie eut lieu sur la promenade de Montbenon.

— Le prince et la princesse de Tonnay-Charente sont à Biarritz.

CITATIONS

— Le lieutenant Paul-Eugène de Simard de Piray, du 16^e chasseurs, détaché au 134^e régiment d'infanterie, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, avec la citation suivante :

“ Libéré de toute obligation militaire, a repris du service pour remplacer son fils disparu au front ; s'est montré en toutes circonstances homme de devoir, soldat hardi et chef sans peur. Donne le plus brillant exemple à ses jeunes camarades et possède le plus grand ascendant sur ses hommes. Deux citations.”

NAISSANCES

— La vicomtesse Maurice des Pres de La Morlais a mis au monde une fille : Jacqueline.

MARIAGES

— On annonce les fiancailles de Mme Elisabeth de Gargan, fille de M. de Gargan, décédé, et de Mme, née d'Irumberry de Salaberry, petite-fille du baron de Gargan et de la baronne, née Pescatore, décédée, avec le comte Christian d'Elbée, sous-lieutenant au 24^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, fils du lieutenant-colonel marquis d'Elbée et de la marquise, née Hoskier.

— De Londres, on annonce les fiancailles de miss Evelyn Fane, fille de feu l'amiral sir Charles Fane et de lady Fane, avec le lieutenant John Gray Taylor, fils de M. et Mme Walter J. Taylor.

DEUILS

— On annonce la douloureuse nouvelle de la mort du capitaine marquis de Montebello, qui vient de succomber à l'âge de cinquante ans.

Quoique dégagé de toute obligation militaire, le capitaine de Montebello avait repris du service dès le début de la guerre. Lors des combats de la Somme, en mars dernier, il fut cité à l'ordre du jour. Atteint d'une maladie infectieuse, il persistera à rester à son poste et succombera après quatre mois de souffrances.

Marié à Mlle de Hay, le défunt ne laisse qu'un enfant, Napoléon de Montebello, âgé de quatre ans.

Il était le fils unique du duc de Montebello, ancien lieutenant-colonel, et de la duchesse, née de La Grange O'Tard ; le petit-fils du maréchal Lannes, duc de Montebello, mort en 1809 à la bataille d'Essling ; le neveu du comte Adrien de Montebello, ancien député ; de la marquise de Montebello, née Guillemin, veuve de l'ancien ambassadeur à Petrograd ; de la comtesse de Montebello, née de Mieulle ; de la comtesse Werlé, de la comtesse Ferdinand de Lauzon, des baronnes Auguste et Franck de La Grange O'Tard.

Nous apprenons la mort :

De M. Henri Rabier, fils de M. Benjamin Rabier, le dessinateur bien connu, qui vient de succomber à Lye (Indre), âgé de vingt-deux ans ;

— De M. Charles Danret, ancien président de la Société de chimie de France, décédé à Paris, âgé de soixante-sept ans. Ses travaux, très appréciés, ont été à maintes reprises récompensés par l'Académie des Sciences et l'Académie de Médecine ;

De Mme François Coiffard née Marcelle Saint-Aubin, qui a succombé à Mâcon. Fille du président à la Cour d'appel de Paris, elle était la femme de M. François Coiffard, officier d'administration ;

— De M. Georges Rouliot, le financier bien connu, ancien président de la Chambre des mines de Johannesburg, qui s'est éteint, après une courte maladie, en son château de Graville, près de Fontainebleau.

BIENFAISANCE

— Le dimanche 12 août, aura lieu, à 2 h 1/2, au château de Verneuillet, au bénéfice de l'hôpital auxiliaire 403 (Médan, Verneuillet et Villennes), un concert auquel prendront part des artistes de la Comédie-Française, de l'Opéra-Comique, de l'Odéon, etc., et qui sera suivi d'une tombola.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Alcoolisme et permission

Soldat au 3^e génie, Georges Barbé est un alcoolique invétéré. En 1907, pour coups et blessures ayant entraîné la mort, il avait été condamné à six mois avec sursis. En septembre 1916, inculpé d'outrages à un supérieur, le conseil de guerre lui infligeait cinq ans de prison. Avant bénéficié d'une suspension de peine. Barbé venait en permission à Paris le 14 juillet dernier. Ses sept jours expirés, il se présentait au bureau militaire de la gare de l'Est. Il était abominablement ivre. Après avoir insulté le soldat Mangeot, secrétaire du service, Barbé se précipita sur lui et le frappa brutallement.

Le commandant Weibel, commissaire adjoint, intervenant, fut pris à partie par l'ivrogne, qui chercha à lui porter des coups de poing. Il fallut ficeler le forcené et le mettre dans un panier à linge pour le maintenir.

Devant le 2^e conseil de guerre, devant lequel Barbé comparaisait hier, le capitaine Montel requit contre ce récidiviste de l'outrage la peine de mort.

— Marcel Caen obtint pour son client le bénéfice des circonstances atténuantes. Le soldat Barbé s'en tira avec dix ans de travaux publics.

EXCELSIOR

Le roi d'Angleterre passe des soldats américains en revue



CE SONT LES PREMIÈRES DES TROUPES COMBATTANTES ARRIVÉES EN ANGLETERRE

Samedi dernier, le roi George V a visité un camp occupé actuellement par des troupes américaines. Ces troupes sont les premières de l'armée combattante débarquées en Angleterre. Les soldats qui les

avaient précédées appartenaient au service de santé. Le souverain, qu'accompagnaient la reine Mary et le duc de Connaught, a passé les hommes en revue. On le voit ici avec le colonel américain Mac Kinstry.

BLOC-NOTES

Le gouvernement des Etats-Unis vient de prendre une décision qui révolutionne tous les usages de la discipline militaire.

Il est en train de constituer les cadres de sa nouvelle armée : 20,000 officiers pour commencer, et il en prévoit 16,000 autres. Or, il a résolu que rien n'empêcherait, en principe, de nommer d'emblée les aspirants officiers capitaines ou même chefs de bataillon, au cas où ces aspirants feraient preuve des qualités de commandement qui sembleraient les rendre dignes de ces grades.

C'est évidemment la nécessité qui a dicté cette révolution. Les Etats-Unis n'avaient qu'une toute petite armée et très peu d'officiers, par conséquent. Il faut maintenant que vous, nos braves agents se voient environnés, à chaque passage de train, de paniers, de valises, de cannes, de parapluies, de cartons à chapeau, etc.

Ainsi ont-ils un faux air de Pére Noël, tel du moins qu'on le représente sur les couvertures de catalogues de jouets, jadis, il y a très longtemps, avant la guerre.

affaires placées sous la surveillance, même inconsciente, d'un agent !

Et comme beaucoup de voyageurs font la même réflexion et opèrent la même manœuvre que vous, nos braves agents se voient environnés, à chaque passage de train, de paniers, de valises, de cannes, de parapluies, de cartons à chapeau, etc.

Et si nous publions cette lettre, c'est pour que nos lecteurs sachent bien qu'il y a une chose dont le prix n'a pas augmenté depuis la guerre : c'est la baleine de corset. Et on se plaint de la cherté de la vie !

Bonhomme ou poilu ?

Nous demandions un mot pour remplacer « poilu ». En voici un qui nous est fourni par le *Ver luisant*, un très agréable journal de tranchées :

“ Le terme « poilu » a obtenu un succès rapide, mondial et unanime, écrit le *Ver luisant*. Les quatre-vingt-dix-neuf centimes de la population française sont convaincus qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais existé d'autre mot pour désigner un soldat dans les tranchées, les camps ou les cantonnements.

“ Or, le curieux est que le mot « poilu » est moins usité qu'on ne le croit ; il y a des divisions entières et des corps d'armée où nous ne l'entendre jamais prononcer. Dans ces divisions-là, dans ces corps-là, le terme en honneur et d'usage courant est le terme « bonhomme ».

“ Quotidiennement, on entendra le capitaine rendre compte au chef de bataillon de la santé de « ses bonhommes » ; on entendra l'adjudant donner l'ordre qu'on ajoute à la garde « quatre bonhommes », et on entendra les simples soldats s'interroger entre eux : « Eh ! mon bonhomme !... »

“ Une variante, pourtant : « bonhomme » ne fait pas toujours « bonhommes » au pluriel, mais souvent « bonhommes », sans liaison entre « bon » et « hommes ». Et des officiers, infinitélement, ne rougissent pas de dire : « Je vais emmener mes bonhommes au tir... »

“ Bonhomme ? Que pensez-vous que nos alliés du nouveau monde vont avoir des capitaines et des commandants qui n'auront point encore vingt-cinq ans. Et l'avancement étant rapide en temps de guerre, nous verrons chez nous des généraux américains qui ressusciteront la jeunesse de Bonaparte. Puissent-ils en avoir le génie ! En tout cas, ils arriveront sur les champs de bataille avec l'élan de la jeunesse.

Seulement, je suppose que les règlements de nos alliés auront prévu aussi la rétrogradation.

Car, enfin, on peut se tromper sur la valeur d'un chef — je parle de sa valeur pratique et technique — tant qu'on ne l'a pas vu à l'œuvre.

L'idéal serait peut-être qu'on pût faire d'un lieutenant un colonel ou même un général sans qu'il eût à passer par les grades intermédiaires, après l'avoir jugé sur son « travail ». Je parle du vrai travail. Pour l'instant, le viol des vieux règlements sur la hiérarchie aura lieu dès nos notes d'école. Et l'école n'est pas tout. Elle est même fort peu de chose.

Et puis, il est fort possible que cela ne soit qu'en temps de guerre, où les risques sont plus nombreux.

Et ils ramassent l'écorce de platane. Quand elle ne se détache pas assez promptement à leur gré, ils la détachent eux-mêmes. Et ils font ainsi chaque matin une petite provision, qui flambera pendant une heure environ, le premier jour de froid.

Incroyable...

Un long haquet chargé de vingt sacs de charbon s'arrêtait, hier après-midi, devant un café situé dans une des voies les plus élégantes de Paris.

Et alors, il fallait que l'écorce de platane soit assez forte pour qu'il puisse se dégager.

Encore du charbon ! s'écria le gérant.

Qu'allons-nous en faire ? Nos caves en sont pleines. Il n'y a plus de place pour le loger.

Puis, se ravisant, il fit asseoir le charpentier et envoie un cycliste chez une personne amie demander si on ne voudrait pas prendre ce charbon gênant.

La personne amie a accepté, et le charpentier a été porté chez elle...

— Dire qu'il va peut-être nous en arriver encore ! gémisait le gérant.

Tout se voit : des gens qui ne peuvent trouver cinq kilos de charbon et des gens qui en refusent mille kilos. Et c'est pourquoi la philosophie de Pangloss demeure éternellement jeune.

Ce qui n'augmente pas

Un fabricant de baleines pour corsets nous écrit :

“ J'ai lu avec surprise, dans votre journal de samedi dernier, qu'il y avait pénurie de baleines pour corset.

“ S'il s'agit de la corne ou du cachalot,

ouï, c'est plus rare, mais ça ne manque pas. Quant à la véritable baleine, elle ne manque pas et n'a même pas augmenté depuis le commencement de la guerre. Vous avez donc été mal renseigné : par des corsetiers

La Grande Revue publie des pages très pittoresques et très vivantes de Paul Adam : *la Guerre dans les Dolomites*, et le fragment d'une œuvre de M. Elie Faure, intitulée *la Sainte-Face*, d'une calme audace de pensée, d'une véritable humeur douloureuse et profonde.

Avec des illustrations pleines de fantaisie et de charme, de l'artiste, la *Malabée*, de M. André Billy, se présente comme une raffinerie des plus fines de la « frousse ». Un personnage, qui avale une drogue rajeunissante, en éprouve des effets étonnantes...

LE VEILLEUR.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

La "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes</